



INVITÉ POUR VOUS
DR. FRANCIS RITZ
Médecin-psychiatre
thérapeute de famille, superviseur

► **SOCIÉTÉ**

L'« ENFANT-ROI » : UN ENFANT DE L'HISTOIRE

propos recueillis par *Véronique HÄRING, psychologue, conseillère conjugale*

Comment définir l'« enfant-roi » sur le plan de son développement psychologique ?

L'« enfant-roi » est un enfant qui n'a pas accédé à la *position dépressive*, phase du développement de l'enfant décrite par la psychanalyste Mélanie KLEIN, qui correspond à l'apprentissage de la capacité à supporter de ne pas imposer sa volonté. Cet apprentissage s'effectue dans un cadre d'angoisse : l'enfant est confronté à la crainte d'être abandonné des bras du parent ou de ne plus l'avoir comme « calmant » à ses côtés. L'« enfant-roi » est donc un enfant qui, n'ayant pas appris à perdre, continue à chercher à imposer sa volonté. Le risque, bien connu aujourd'hui, c'est que cet « enfant-roi » devienne, en grandissant, un « enfant-tyran », rebelle, irrespectueux et non civilisé. On voit surtout le côté capricieux et agressif de l'« enfant-roi », mais ce que l'on connaît moins, c'est la grande fragilité de ce type d'enfant : n'ayant pas appris à plier, à survivre dans la frustration, et par conséquent, à faire avec les affects anxio-dépressifs, l'« enfant-roi » est en grande difficulté face à l'échec et sujet à la dépression. La phobie scolaire, par exemple, peut être le signe d'un effondrement anxio-dépressif face à un univers socio-scolaire qui n'est plus maîtrisable : soit parce que l'enfant n'arrive pas à imposer sa volonté à ses camarades, aux enseignants, soit parce qu'il ne réussit pas à maîtriser les matières comme il le vou-



drait, de manière toute-puissante, sans travailler. Face à l'échec, il est menacé par des affects dépressifs très forts, parce qu'il n'a pas appris à les supporter, et il se retire complètement.

Un « enfant-roi » est-il donc un enfant qui n'a pas fait le deuil de sa toute-puissance et qui n'a pas appris à se soumettre à une autorité au-dessus de lui ?

Absolument ! C'est un enfant qui n'a pas appris à perdre le pouvoir et le contrôle et qui n'a pas appris non plus qu'en perdant le pouvoir et le contrôle, on souffre, mais on ne meurt pas !

Une certaine proportion de frustrations dans l'éducation est-elle donc, non seulement naturelle,

mais aussi source de maturation pour l'enfant ?

Oui ! On ne peut pas grandir sans souffrir. C'est comme ça dans toutes les cultures, sauf la nôtre ! On est absolument novateurs, puisque nous sommes les seuls, en Occident, à avoir imaginé que l'enfant pouvait avoir la primauté sur la culture. Partout ailleurs, géographiquement et historiquement, la culture a la primauté sur l'enfant : l'enfant doit s'intégrer dans une culture, s'y soumettre pour devenir un membre de son groupe culturel. L'enfant peut avoir des privilèges pendant un certain temps comme l'enfant japonais, par exemple, qui vit comme un « enfant-roi » avec sa mère jusqu'à son entrée à l'école. Puis, une fois scolarisé, pour l'honneur de son nom, il doit adopter un comportement impeccable et obtenir des résultats magnifiques. Il subit une pression énorme de son groupe. Certains enfants ne résistent pas à cette pression. Le Japon est l'un des pays où il y a le plus de suicides d'enfants, mais, malgré cela, l'ordre culturel n'est pas remis en question. Le propre de l'Occident, au contraire, est que toute contrainte qui fait un peu souffrir l'enfant est questionnée et ce qui fait souffrir l'enfant peut être modifié et écarté.

« L'« enfant-roi » n'a pas appris qu'en perdant le pouvoir et le contrôle, on souffre, mais on ne meurt pas ! »



Comment en est-on arrivé, en Occident, à renverser cette primauté de la culture sur l'enfant ? D'où nous vient ce « droit » de questionner, de remettre en cause l'ordre culturel et l'autorité ?

Les années soixante marquent clairement un changement, en passant d'une éducation directive à une éducation non directive, non contraignante et non autoritaire. Mais on doit effectivement remonter par étapes près de 500 ans en arrière pour répondre à cette question.

L'Occident a vécu les deux Guerres mondiales, où l'autorité a été massivement discréditée. L'Etat s'est discrédité par ses abus de pouvoir. L'effet des totalitarismes est majeur, car les abus ont généré une suspicion de l'Etat et de la culture. A partir de ce moment-là, il n'y a plus de loi qui ne soit pas contestable. L'Etat abuse, donc la culture abuse ! L'Occident a aussi vécu la Révolution française. On a décapité le roi ; et Nietzsche a « tué » Dieu. La Révolution française est l'aboutissement du siècle des Lumières où l'ordre était déjà questionné. Voltaire, par exemple, est un personnage tout à fait représentatif, très critique vis-à-vis de l'église et de l'Etat. Soulignons qu'à Genève, patrie de Rousseau, on est au centre de l'individualisme. Selon Rousseau, l'enfant doit devenir un individu épanoui et non un sujet soumis à son groupe et à ses lois. La Suisse est aussi la patrie de grands réformateurs, comme Jean Calvin ou Ulrich Zwingli. Indiscutablement, la Réforme a été un moment clé dans l'accession à l'individualisme



occidental. Elle a enlevé tous les intermédiaires. Aujourd'hui, nous sommes imprégnés de protestantisme ! Pour le protestant, il n'y a plus de réparation par la confession et il n'y a plus d'intermédiaire, qui nous dit si nous nous comportons juste ou pas, comme pouvait le faire le curé, par exemple. On est libre de décider, mais on est aussi seul répondant devant Dieu. La Réforme a été préparée par les humanistes et pour remonter à

L'Etat abuse donc la culture abuse!

un personnage en lien avec la Suisse, je nommerais Erasme de Rotterdam, figure majeure de l'humanisme chrétien et qui a été

un des premiers à questionner la soumission à la théologie de Thomas d'Aquin. Le Moyen - Âge s'est clôt sur un système pyramidal, pyramide de l'empereur, du roi et de la féodalité d'une part, et pyramide du pape, des évêques et des prêtres d'autre part, avec un ordre théologique immuable, juste, imposé et transmis. Donc une verticalité absolue par opposition à l'horizontalité absolue d'aujourd'hui.

Après avoir décapité le roi et enlevé la féodalité, nous sommes devenus des citoyens égaux et libres devant Dieu, mais en fait, nous sommes face à la grande angoisse de la responsabilité de tous nos actes : c'est cela

que plusieurs auteurs mettent en lumière actuellement ! Je pense que nous avons vécu à crédit sur les bénéfices de la liberté, de l'individualisme et voici maintenant venir les intérêts de l'hypothèque de la responsabilité de ce même individualisme !

Quelles sont les conséquences de l'individualisme sur l'éducation ?

Une première conséquence de ce nouveau paradigme individualiste selon lequel « ce que je sens être juste est ce qui doit être vrai » est qu'il conduit, à mon avis, à un échec total dans l'éduca-

tion car, comme ce qu'on sent être juste, c'est que l'enfant soit épanoui, on satisfait, en priorité, son impérieux besoin. L'idée sous-jacente est que si l'enfant souffre, c'est probablement que l'autorité est mauvaise ! Mais l'enfant, lui, au départ, lutte simplement pour ne pas souffrir d'anxiété ou de frustration, celle, généralement, de ne pas avoir de contrôle sur son parent. Or, le parent pense que la souffrance de l'enfant est le signe qu'il est victime d'un abus de pouvoir : donc il enlève l'exigence. Le problème est que tant que tout pouvoir n'est vu que sous l'angle du soupçon, on élimine le pouvoir pour éviter l'abus. Il suffit de voir quand on veut punir un enfant de nos jours : d'abord, on le menace à multiples reprises avant de le punir, puis, finalement on le punit, l'enfant souffre... et la punition est allégée, si ce n'est carrément supprimée !

Une autre conséquence est que les parents doutent. Dans les cultures où les parents sont les porteurs, les éléments avancés de la culture, ils imposent leur autorité sans état d'âme puisque ce n'est pas leur choix propre, mais l'exigence du

« Nous avons vécu à crédit sur les bénéfices de l'individualisme et voici maintenant venir les intérêts de l'hypothèque de la responsabilité de ce même individualisme »

groupe culturel. Libres de décider et de fabriquer seuls ce qui est juste ou pas, les parents occidentaux sont facilement en proie au doute, ce qui les rend faibles devant

les tentatives de prise de pouvoir ou d'abus de pouvoir des enfants. L'enfant a un détecteur d'inconfort du parent et quand le parent doute, l'enfant le perçoit et tire à son avantage la situation. Il comprend vite comment sa souffrance lui confère un pouvoir sur ses parents et comment elle peut devenir un moyen de manipulation.

Aujourd'hui, les sujets et les questions autour de l'éducation remplissent les revues et les lieux de consultation comme s'il y avait un grand souci de faire juste ou plutôt une très grande peur de faire faux,



de ne pas être à la hauteur de cette mission éducative. Pourquoi la mission éducative suscite-t-elle tant d'intérêt, tant de souci ?

Anne-Catherine Pernot-Masson, pédopsychiatre et thérapeute de famille, affirme qu'aujourd'hui l'aboutissement suprême est de devenir parent. Mais, - et c'est très caractéristique de notre époque - il s'agit avant tout d'une « mission auto-attribuée d'éducation » : ce n'est plus un clan, une tribu, un village, un groupe religieux ou social qui éduque, c'est une mission individuelle. Devenir parent, c'est le dernier lien immuable. L'éternité, le couple, on n'y croit plus ! La culture et la civilisation, on en est désabusé ! L'économie, dans la société de consommation, on l'utilise, mais on la méprise ! Donc *la* mission ultime, c'est d'être parent et de réussir dans cette mission.

Les parents se sentent donc responsables du bonheur et du malheur de leurs enfants ?

Les parents sont face à une angoisse existentielle croissante face à leurs enfants, car s'ils sont libres d'éduquer comme ils le veulent, ils sont aussi des accusés potentiels, seuls responsables d'avoir mal éduqué leurs enfants. Au lieu de nous donner du confort, l'individualisme, en laissant l'individu seul répondant de ses actes, nous met dans une position de culpabilité qui écrase les individus, preuve en est le taux de dépressions qui culminent entre 40 et 50 ans. Les gens font des *burn out* ! Des *burn out* en tant que responsables de tout : de leur épanouissement, de leurs échecs, de leurs réussites....

« Je sens et je sais que faire du bien est le plus vrai bonheur que le coeur humain puisse goûter »

Et quand les choses vont mal, ils sont coupables. Une fois qu'ils atteignent la soixantaine, ils vont mieux. La pression se relâche.

L'accès à l'égalité entre tous, entre homme et femme, la liberté de choix, tous ces acquis de la modernité occidentale rendent donc la mission éducative plus pesante qu'avant ?

Avant, la femme pouvait dire « papa va te punir quand il va rentrer », parce que l'homme avait le pouvoir sur le groupe « mère - enfant ». Il en était le pourvoyeur de finances, de protection et il en était le responsable. On était dans une structure pyramidale, une structure d'inclusion. La femme s'est libérée de l'homme en termes de pouvoir sur elle, mais le problème, c'est qu'elle n'en était pas seulement victime, elle en était aussi bénéficiaire, à savoir que l'homme avait une fonction, dont il a été libéré aussi : celle d'« être responsable de ». Maintenant les femmes affirment : « Tu n'es pas d'accord avec la manière dont j'éduque mon enfant, je n'ai pas besoin de toi ! Je sais ce qui est juste ». L'homme n'a plus de fonction propre ou s'il a une fonction, c'est souvent en parallèle de la femme, mais ce n'est plus une fonction en inclusion. A l'époque, la culture donnait des privilèges à l'homme en termes de pouvoir, mais en échange de contraintes de rester à sa place et

« Le taux de dépression culmine entre 40 et 50 ans »

d'assumer sa fonction. Et ce que le mouvement féministe n'a probablement pas perçu ou mesuré, c'est qu'il abolissait non seulement les privilèges, mais aussi les obligations de l'homme qui permettaient à la culture de contraindre celui-ci à assumer son rôle. J'insiste sur ce point car cela me semble central : en échange du pouvoir sur les membres du groupe familial, l'homme se voyait contrôlé et contraint par le groupe social de tenir sa place et d'être à la hauteur, sinon un

représentant de cette société venait le corriger. Aujourd'hui, il n'assume plus cette fonction et les femmes, sachant souvent mieux que les hommes quand il faut donner le bain et comment il faut réviser les mathématiques, lorsque l'homme s'en mêle, s'énerve, perd patience, elles rétorquent : « laisse-moi faire, tu ne sais pas t'y prendre, tu abîmes le petit ! ». Et l'homme démissionne, ce qui est si souvent relevé actuellement ! Il est évident que la culture occidentale a déconstruit comme jamais aucune autre culture ne l'a fait et la destruction des rôles, non questionnée, a amené une totale confusion dont on est actuellement en train de payer le prix. Non pas que le féminisme soit mauvais, mais ce sont des changements dans la culture qui nécessitent des générations et des générations d'adaptation. On bouscule Darwin ! C'est la précipitation qui nous coûte si cher.

Quelles sont les perspectives d'avenir pour que les parents retrouvent un peu de sérénité dans l'exercice de leur autorité ?

Les modernistes pensent que nous sommes en transition, que nous allons encore améliorer le système en remplaçant la famille élargie par un groupe élu de gens qui partagent des valeurs communes, comme les groupes alternatifs, les associations, etc.... C'est ce que j'appelle le *néo-tribalisme*. Les optimistes pensent que ce groupe-là pourra soutenir mutuellement les parents pour leur permettre de tenir et d'exercer une certaine autorité : le père joue son rôle de son côté, la mère du sien, les beaux-pères, les belles-mères donnent des appuis et le groupe *néo-tribal* fait l'appoint. Les traditionalistes, dont je fais plutôt partie, pensent que ça ne suffira pas s'il n'y a pas des liens de contrainte dans les articulations entre ces sous-groupes pour limiter le tourisme d'appartenance - « je m'associe, je me dissocie, je ne m'y sens plus bien, donc je change... ». Je pense que l'on ne peut pas compter sur



un groupe, bénéficier de sa force rassurante et de sa protection si on n'accepte pas d'en subir aussi les contraintes et de s'y soumettre. Les modernistes parlent d'un nouveau contrat de couple, basé sur l'égalité parfaite et les droits de chacun. C'est une « épicerie du droit » dans le couple qui ne va jamais marcher à large échelle. L'égalité de valeur ne doit pas forcément amener une identité des rôles, même si c'est plus facile au niveau de l'égalité, car cela donne lieu à d'interminables comparaisons, sentiments d'injustice et marchandages, et favorise pour finir la démission de l'un des deux. Cette démission semble facile à pallier, car, les deux faisant la même chose, cela marchera donc tout aussi bien avec un seul parent, le conflit en moins. Selon moi, on a beaucoup plus de chances d'arriver à un équilibre si on rentre dans une philoso-

phie de soumission réciproque : d'une part une soumission à la mission d'éducation des enfants qui dépasse le consumérisme conjugal - « je suis avec mon, ma partenaire, pour mon plaisir tant que ça me convient, sinon je pars » -, soumission donc à la mission éducative, et partant, aux besoins de l'enfant - parce que je fais partie de ceux qui pensent que c'est mieux pour les enfants de vivre avec leurs deux parents -, et d'autre part, une soumission mutuelle, réciproque aux besoins de l'autre conjoint. Je pense que ce concept de soumission, qui est tabou, car tellement marqué par l'histoire de la domination masculine, ne peut pas être simplement écarté. Aujourd'hui, dans deux cas de séparation sur trois, la mère est seule en tant que parent permanent auprès de l'enfant. Etre parent seul, c'est très difficile! Le soutien du conjoint est important, pour échapper notamment au *burn out* éducatif. Mais pour bénéficier de ce soutien, il faut que

chacun se soumette aux besoins des autres.

En conclusion, les choses ont peut-être évolué trop vite. On ne reviendra cependant pas en arrière, mais il est utile de reprendre les valeurs nécessaires de l'Histoire pour pouvoir continuer à avancer constructivement, car, par contre, il me semble absolument indispensable de ne pas en rester au point actuel qui n'est pas viable à terme pour notre société.

